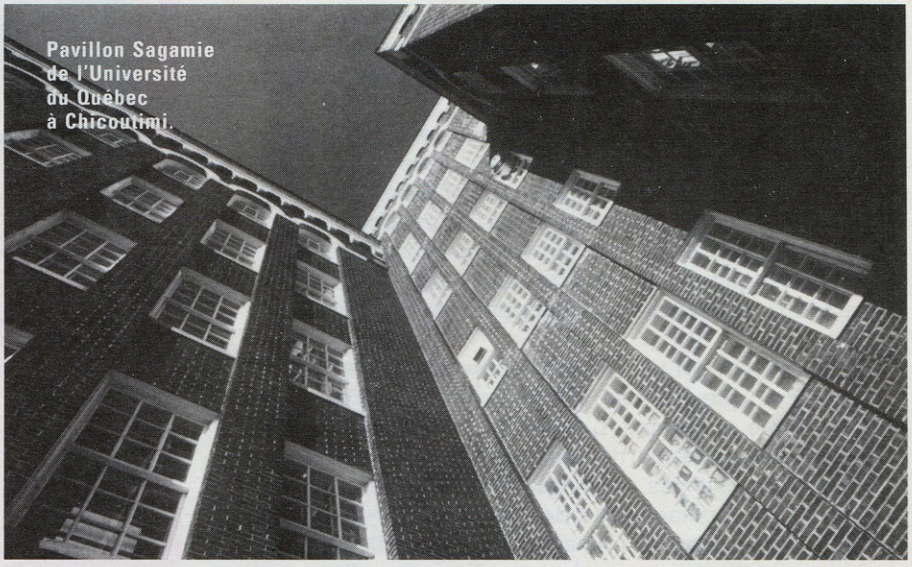
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

Par Élaine Hémond



Pavillon Sagamie de l'Université du Québec à Chicoutimi.

RAYMOND BLANCHETTE, UQAC

***« Nous** avons déjà la Faculté de théologie au Grand Séminaire. Avec l'École de Commerce, nous possédons aussi un début de faculté de commerce et, avec l'École de génie, l'amorce d'une faculté de génie... »* Mgr Duchesne, ancien directeur de l'École du Bon-Pasteur, prononce ce discours devant Maurice Duplessis afin de le convaincre de la pertinence de créer une université à Chicoutimi. Sur la tribune, derrière lui, le Premier ministre souffle, tout à coup, mi-figue mi-raisin: *« Et la faculté de payer, vous l'avez ? »*

Le journaliste Bertrand Tremblay raconte cette anecdote avec d'autant plus de plaisir qu'il fut témoin de la scène lors de l'une de ses premières assignations professionnelles. « En fait, explique-t-il, Mgr Duchesne, comme de nombreuses personnalités ecclésiastiques de l'époque, faisait partie du Groupe Saint-Thomas qui, dès 1959, entreprit des démarches pour la création d'un établissement d'enseignement universitaire dans la région. De nombreuses et très sérieuses études faisant apparaître cette implantation comme une nécessité furent alors réalisées par cette équipe d'une clairvoyance remarquable », ajoute M. Tremblay.

Première rentrée, premières années

Ce n'est toutefois qu'une dizaine d'années après cette dernière visite de Maurice Duplessis dans la région que naquit l'Université du Québec à Chicoutimi. Le Groupe Saint-Thomas avait vu juste, et quatre établissements d'enseignement de niveau universitaire étaient rassemblés sous le chapeau de l'UQAC: l'École de commerce, l'École de génie, le Centre de formation des maîtres et le Grand Séminaire de Chicoutimi.

Dès septembre 1969, 857 étudiants (521 à temps complet et 336 à temps partiel) convergeaient vers le vétuste orphelinat qui, après quelques rénovations, devenait le premier pavillon universitaire de l'UQAC. En complément des enseignants des institutions constituantes qui détenaient une maîtrise ou un doctorat, près de 50 professeurs devaient d'ores et déjà être embauchés pour mettre en œuvre les 31 premiers programmes de baccalauréat.

André Desgagné, originaire de La Baie, avait été nommé recteur. Dans le magazine *Réseau* d'octobre 1969, il souligne avec perspicacité les difficultés qu'il appréhende déjà en raison du fort esprit régionaliste des Saguenayens. « Les responsables de l'Université du Québec à Chicoutimi remettront constamment en question l'équilibre entre les constituantes et le Siège social, dit-il alors à la journaliste Jocelyne Dugas. Le contexte historique, géographique et psychologique ainsi que le désir d'autonomie des professeurs se traduisent aussi par le besoin [...] de gérer l'université dans laquelle ils œuvrent. »

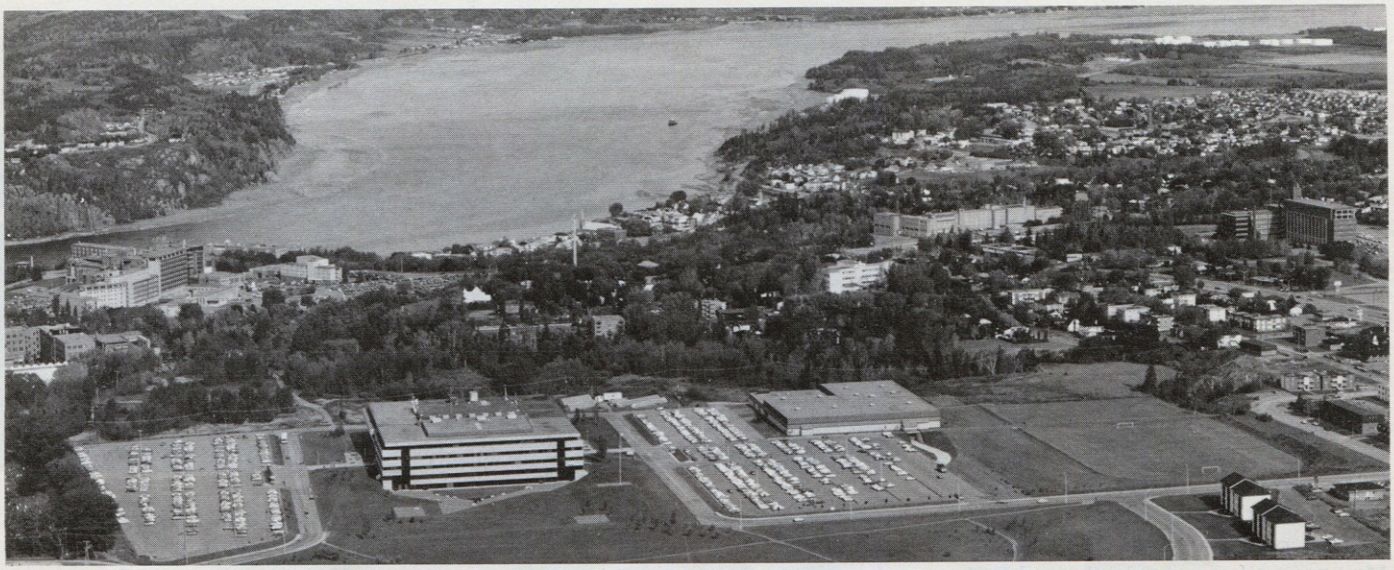
Déjà, la solidarité régionale joue à fond, et les alliés de l'UQAC sortent de l'ombre. Dès l'automne 1969, le chef de file de l'industrie, Alcan, manifeste sa foi en l'Université saguenayenne. Non seulement l'entreprise accueille-t-elle la jeune institution au sein des 28 universités canadiennes admissibles aux 40 bourses d'études qu'elle attribue annuellement, mais elle lui fait aussi un don en livres d'une valeur de 16 000 $, relate le *Soleil* du 14 novembre 1969.

Parallèlement à la mise en branle rapide des programmes et des relations para-universitaires, la question des locaux reste en suspens jusqu'en juin 1970, alors que le gouvernement Bourassa consentira enfin à l'achat du Séminaire de Chicoutimi. Cette transaction débouche sur le don d'un terrain qui servira d'assise au futur campus. Le recteur du Séminaire avait, en effet, lié à cet achat la ces-

DES ANNÉES ET DES PERSONNALITÉS

LES RECTEURS

ANDRÉ DESGAGNÉ	1969-1974
GÉRARD ARGUIN	1974-1983
ALPHONSE RIVERIN	1983-1987
LUCIEN GENDRON (INTÉRIMAIRE)	1987-1988
HUBERT LAFORGE	1988-1991
GÉRARD ARGUIN	1991-1993
BERNARD ANGERS	1993-



UQAC

sion d'une superficie de 96 000 m². L'année 1970 voit aussi la création de la Fondation de l'UQAC qui, d'ores et déjà, se fixe un objectif d'un million de dollars en cinq ans. Sa mission : subventionner des travaux de recherche universitaire à caractère régional.

Second souffle, nouvelles têtes

En 1974, c'est le départ du recteur Desgagné qui, toujours dans le magazine *Réseau*, se félicite d'avoir réussi à créer une université qui a su faire « contre-pied à l'université traditionnelle ». Le recteur sortant admet par ailleurs regretter le succès tout relatif du mode de gestion participative envisagé. « Il est à repenser », dit-il alors. Une personnalité bien connue dans la région, Gérard Arguin, prend le relais du premier recteur. Ayant auparavant occupé le poste d'adjoint au vice-président à l'enseignement à l'Université du Québec, M. Arguin avait aussi été directeur des études au Collège de Jonquière pendant 15 ans.

Le développement de nouveaux programmes d'enseignement à tous les cycles est au cœur de ses préoccupations et, dès 1975, deux programmes de maîtrise, en sciences de la Terre et en éducation, sont inaugurés. Cette progression se poursuit à un rythme accéléré et, à l'aube de son dixième anniversaire, l'UQAC dispense 69 programmes d'études de 1er, 2e et 3e cycles. L'effectif étudiant, temps partiel et temps complet confondus, atteint près de 6 000 personnes et le corps enseignant compte 176 professeurs. Déjà, les subventions de recherche frôlent le million de dollars.

Alors que la décennie 1973-1983 a été marquée par le développement des programmes, du cadre physique de l'Université et de la population étudiante, la suivante sera nettement marquée au sceau de la recherche et de la création.

BERNARD VALLÉE

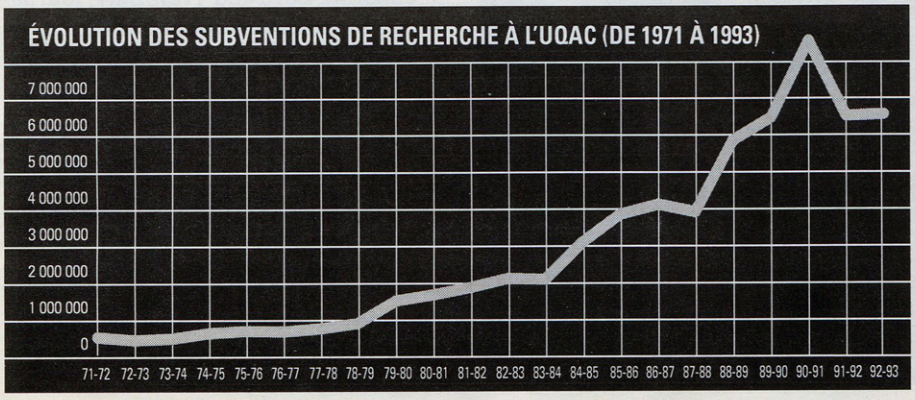
Bernard Angers, recteur de l'UQAC

De 1983 à 1994, quatre recteurs se succèdent. Alphonse Riverin, qui remplace Gérard Arguin, restera jusqu'en 1987. Parti pour cause de maladie, la fin de son mandat sera assumée de façon intérimaire par Lucien Gendron. Hubert Laforge sera ensuite en fonction de 1988 à 1991, alors que Gérard Arguin revient comme recteur pour deux nouvelles années. Enfin, Bernard Angers est le recteur de l'UQAC depuis quelques mois.

L'UQAC, en route pour le XXIe siècle

Au début de l'année 1994, une centaine de programmes, dont 15 de maîtrise et de doctorat, sont offerts à plus de 7 500 étudiants, auprès desquels œuvrent 217 professeurs et presque autant de chargés de cours. Les subventions de recherche sont de près de sept millions de dollars. Le déficit accumulé de 4 400 000 $ à la fin de l'année 1990-1991 sera vraisemblablement résorbé à la clôture du présent exercice.

Si le dynamisme des gens du Saguenay–Lac-Saint-Jean était encore à prouver, l'UQAC en serait une bonne illustration. Mais ce n'est pas le cas, leur réputation de pionniers et de fonceurs n'est plus à faire.



« Une université proche de son milieu et personnalisante » : c'est ce que souhaitaient les fondateurs de l'Université du Québec à la fin des années 60... Vingt-cinq ans plus tard, si ces vœux se sont réalisés quelque part encore plus qu'ailleurs, c'est bien au Saguenay–Lac-Saint-Jean où l'Université du Québec à Chicoutimi est non seulement une institution de haut savoir, mais une plaque tournante du développement régional.

Mais, au Royaume du Saguenay, chaque sujet étant un peu roi, l'UQAC est sous très haute surveillance. « Les gens regardent l'Université, la surveillent... et la plupart ont un grand respect pour ce qu'elle représente. Mais nous n'avons pas le choix, il faut « performer », et le faire tout en restant humbles dans notre démarche », souligne, non sans humour, le nouveau recteur Bernard Angers.

« La proximité avec le milieu est sans contredit l'une des caractéristiques de l'UQAC, renchérit Gérard Arguin, qui fut recteur de cette université pendant 11 ans. Si l'on regarde le nombre et la qualité des alliances établies entre l'Université et les différents acteurs de la région, l'osmose est évidente. »

Chicoutimi, ville universitaire du Saguenay–Lac-Saint-Jean.

Triple mission, liens multiples

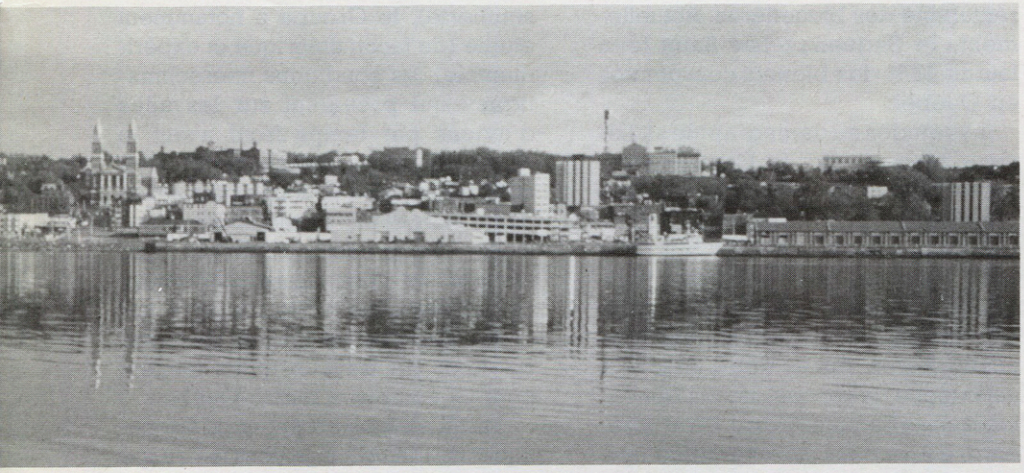
Cette osmose de l'UQAC avec sa région et sa population se manifeste de plusieurs façons. D'abord, bien sûr, dans les programmes d'enseignement qui ont souvent été taillés à la mesure des besoins régionaux. Pensons aux certificats en sciences de l'environnement et en technolinguistique autochtone, au baccalauréat en génie unifié (le premier au Québec), aux maîtrises en études régionales et en ressources renouvelables, au doctorat en ressources minérales... Sans parler des programmes plus traditionnels qui, combinés avec ceux spécifiques à l'environnement naturel et socioéconomique, permettent de garder les jeunes plus longtemps et en plus grand nombre dans la région. « Malgré cette évolution, beaucoup, trop, partent encore et cela fait toujours mal ici, précise Bernard Angers. Mais il faut accepter ce phénomène, enchaîne-t-il, car la région a toujours été exportatrice de ressources humaines. N'est-il pas important que des gens d'ici participent au fonctionnement de la société ailleurs et à d'autres niveaux ? »

La recherche, elle aussi, est fortement teintée par l'attachement des universitaires à leur région, par leur volonté de soutenir la réflexion régionale et le développement économique. Le Groupe SOREP, sur la démographie génétique, les recherches sur les bleuetières, la forêt boréale, les ressources minérales, les relations hommes-machines et l'aluminium ont de forts points d'ancrage dans l'économie régionale.

Quant aux services à la collectivité, ils prennent différents visages. Professeurs et intervenants de l'Université sont sans cesse sollicités pour s'engager au sein d'organismes à vocation sociale, culturelle ou économique. « D'ailleurs, chaque fois que des réflexions importantes sont poursuivies chez nous, nous faisons appel aux ressources de l'Université, confirme Bertrand Tremblay, journaliste et membre de la Fondation de l'UQAC. C'est, par exemple, un professeur de l'UQAC qui a présidé le dernier sommet régional tenu à Saint-Félicien, c'est le directeur des affaires publiques de l'Université qui préside le Conseil régional de concertation et de développement (CRCD). Dommage que cette notion de service à la collectivité ne soit pas prise en compte dans les études de la revue *Maclean's* », déplore le conseiller de la Fondation.

Le nouveau recteur de l'UQAC, Bernard Angers, signe le livre d'or, alors qu'à sa gauche on reconnaît le recteur sortant, Gérard Arguin.

RAYMOND BLANCHETTE, UQAC



ALAIN DUMAS

Enseignement

«La hausse de la scolarisation de la population régionale est évidente», souligne le recteur Angers, en précisant que près de 25 000 diplômes, dont environ la moitié sont des baccalauréats, ont été décernés en 25 ans. Parallèlement aux gens de Chicoutimi et des environs, qui ont profité de l'Université à leur porte, les populations des municipalités plus éloignées ont également été rejointes chez elles, à Saint-Félicien, Alma, La Malbaie, Sept-Îles, où des centres d'études ont été ouverts dès 1971. Depuis 25 ans, environ 12 000 jeunes et adultes ont profité de la formation universitaire offerte chez eux par l'UQAC.

Les populations amérindiennes, nombreuses sur le territoire de la région, n'ont pas été laissées pour compte et, elles aussi, ont bénéficié de programmes d'études dispensés dans leurs milieux. Clé du développement culturel autochtone, le programme de formation des maîtres a notamment eu des retombées très positives sur la prise en main par les communautés amérindiennes de la fonction d'éducation. M. Arguin se souvient d'ailleurs d'une remise de diplômes à La Macaza, où un défilé en toges illustrait la fierté des gens d'accueillir leurs premiers diplômés. Depuis quelques années, les étudiants amérindiens ne se limitent plus aux programmes mis en œuvre pour leurs besoins spécifiques; ils sont de plus en plus nombreux à s'inscrire aux programmes réguliers de l'UQAC et à venir étudier sur le campus même de Chicoutimi.

Micheline Blanchette, auxiliaire de recherche, en compagnie de trois étudiantes amérindiennes.

RAYMOND BLANCHETTE, UQAC

Recherche et développement

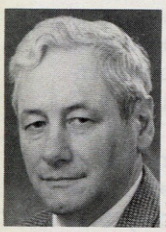
Au sein des universités à vocation générale du réseau, l'UQAC est bonne première quant aux subventions moyennes de recherche par professeur (1992-1993 – 30 883 $). M. Arguin voit deux raisons à cette excellence en recherche. « D'une part, la compétence scientifique des chercheurs est très grande; l'embauche effectuée par les vice-recteurs a vraisemblablement été pertinente. D'autre part, ajoute-t-il, la Fondation de l'UQAC est un élément-moteur important pour la recherche. Chaque année, entre 500 000 $ et 800 000 $ sont distribués aux jeunes chercheurs qui, par la suite, peuvent déposer des demandes de soutien auprès des organismes subventionnaires québécois et canadiens. »

« Il est clair que la région ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui si l'UQAC n'avait pas existé ! », affirme pour sa part Bertrand Tremblay. Si le Centre québécois de recherche et de développement de l'aluminium, en voie de devenir un centre international de R-D, est le fleuron le plus visible de cette alliance, des dizaines d'autres expertises de pointe ont aussi été développées par les équipes de l'UQAC.

Pensons ainsi au Consortium sur la forêt boréale, qui fait la fierté de l'Université du Québec dans son ensemble. « Créé alors que j'effectuais mon troisième mandat, précise M. Arguin, ce centre associe à nos chercheurs la plupart des entreprises qui, au Québec, travaillent dans le domaine du bois et du papier. Les grandes papetières (Donohue, Domtar, Abitibi-Price...) se sont alliées avec les coopératives forestières de la région et les deux paliers de gouvernement pour y investir plus de sept millions de dollars. Les chercheurs de l'UQAC y ont un rôle clé non seulement sur le plan scientifique mais aussi quant aux préoccupations environnementales. » Leurs travaux sont, en effet, orientés vers la sauvegarde, la régénération et l'exploitation des forêts d'épinettes noires. Cette essence d'arbre, qui pousse dans les latitudes propres au Saguenay–Lac-Saint-Jean, est à la base de la qualité du papier qui fait la renommée du Québec.

Les gens et la nature

Que dire, par ailleurs, de la vigoureuse croissance du marché des bleuets depuis 20 ans ? On se souvient de ces cueillettes qui, jusqu'aux années 60, se faisaient exclusivement dans la forêt, le plus souvent en famille ? Les cueilleurs profitaient de la manne bleue du mois d'août pour arrondir leurs revenus... et vivre quelques semaines de plein air à bon compte. « Cette activité artisanale permettait de mettre en marché quelque six ou huit millions de livres de bleuets par an, se souvient Bertrand Tremblay. Les années record, quand les conditions climatiques étaient favorables, on pouvait atteindre les 10 millions de livres ! » En 10 ans, c'est beaucoup grâce aux travaux du Groupe de recherche sur les bleuetières de l'UQAC que cette exploitation est passée du stade artisanal et sauvage au stade industriel. En travaillant, entre autres, à l'amélioration génétique des plants et à l'accroissement de leur résistance, les chercheurs ont soutenu l'exploitation d'un grand nombre de bleuetières publiques et privées. Les problèmes de dégradation des sols, la stabilisation des dunes déboisées dans un but de mécanisation, et le développement de clones de bleuets ont aussi motivé des travaux de recherche. On utilise même désormais des outils de télédétection qui, en donnant des informations micrométéorologiques, soutiennent la rentabilité des bleuetières. Actuellement, le Saguenay–Lac-Saint-Jean fournit 90 % des bleuets consommés au Québec.



UQAC

Bertrand Tremblay

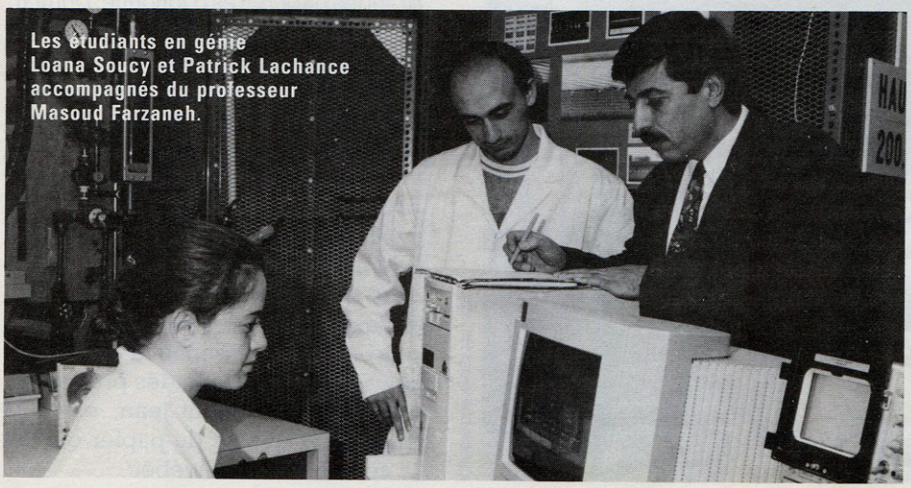
Les études en démographie statistique menées par le Centre interuniversitaire de recherche sur les populations (SOREP) ont aussi contribué à la renommée de l'UQAC. Dès 1977, le groupe de chercheurs à l'origine du Centre avait déjà dépouillé 650 000 actes de baptêmes, mariages et sépultures. Après s'être attaché à cette tâche de reconstruction généalogique au Saguenay–Lac-Saint-Jean, entre autres dans des objectifs d'épidémiologie génétique de la maladie d'Alzheimer, le Centre travaille actuellement à de nouveaux projets qui débordent largement la région. Depuis 1989, SOREP travaille ainsi à étendre son fichier réseau (BALSAC) à l'ensemble du Québec. À terme, ce projet intégrera plus de quatre millions d'actes d'état civil !

Le défi de l'excellence

La froidure, qui stigmatise souvent la région dans l'esprit des Québécois d'ailleurs, est même devenu un objet de recherche au Saguenay. « Chef de file dans les recherches menées à l'UQAC sous le thème du Moyen-Nord, le Groupe de recherche en ingénierie de l'environnement atmosphérique (GRIEA) est également le laboratoire nord-américain le plus important dans ce domaine, commente Gérard Arguin. Disposant d'équipements de recherche impressionnants (chambre climatique, tunnel réfrigéré, soufflerie), le Groupe a notamment étudié (de façon théorique et expérimentale) les conditions microclimatiques qui prévalent sur les ailes d'avions par temps froid avant le décollage. » Les chercheurs de Chicoutimi ont ainsi pris une part active dans l'élaboration de méthodes d'évaluation des produits dégivrants utilisés par les compagnies aériennes. Par ailleurs, les effets du givre sur les équipements électriques sont aussi au cœur de travaux qu'ils mènent pour le compte d'Hydro-Québec.

Parmi les autres équipes de scientifiques de l'UQAC, signalons le Groupe de recherche et d'intervention régionale (GRIR) qui se penche, entre autres, sur les effets pervers du départ des jeunes des régions vers les centres métropolitains, et le Centre de recherche sur les ressources minérales qui, chaque année, attire des étudiants-chercheurs de tous les coins du Québec et même de l'étranger. « Une entente avec l'Institut de géochimie de l'Academia Sinica amène à l'UQAC des scientifiques chinois qui viennent y effectuer des études doctorales ou postdoctorales, note M. Arguin. Ces travaux de recherche, et d'autres encore, concrétisent la créativité et le dynamisme des chercheurs de l'UQAC », conclut-il enfin.

Si les 25 premières années de l'UQAC sont réconfortantes pour ce qui est des résultats, le défi de l'excellence demeure et les difficultés ne sont nullement sous-estimées. Le recteur Bernard Angers explique : « Nos missions sont claires et terribles; terribles au sens de leur exigence. Ainsi, si nous connaissons bien les lignes de fond de l'enseignement universitaire, qui peut identifier les créneaux d'activité ou d'emploi de demain ? Doit-on privilégier davantage la formation générale ou la formation spécialisée ? s'interroge-t-il. Chose certaine, il me semble que notre responsabilité est aujourd'hui de former des gens souples et doués d'une grande faculté d'adaptation. En recherche, il nous faut veiller à combiner l'utilitarisme et le fondamental. Oui, il y a un équilibre à trouver dans tout cela, précaire sans doute, mais un équilibre tout de même ».



Les étudiants en génie Loana Soucy et Patrick Lachance accompagnés du professeur Masoud Farzaneh.

RAYMOND BLANCHETTE, UQAC

L'ALLIANCE ALCAN-UQAC / UNE HISTOIRE À SUCCÈS

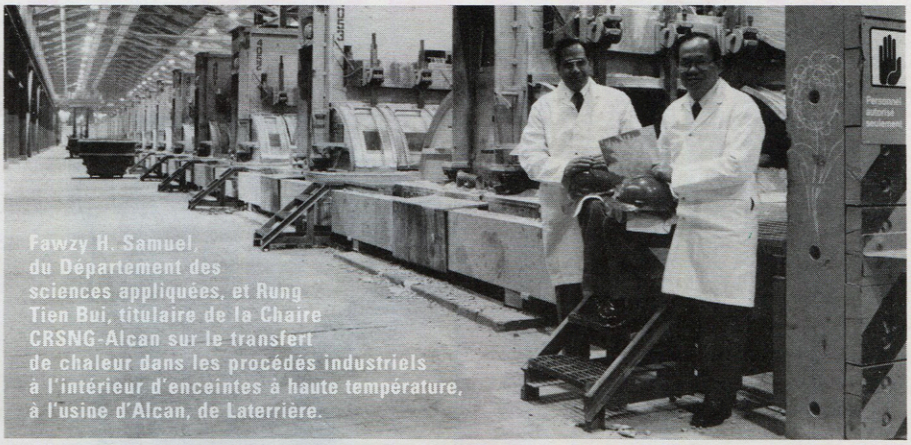
«En 1994, environ 60 % des contrats de recherche qu'Alcan confie à l'extérieur font appel à des chercheurs de l'Université du Québec à Chicoutimi.» Désormais établi à Montréal pour exercer les fonctions de vice-président recherche et technologie d'Alcan, Émery LeBlanc reste très proche de l'UQAC. Ce n'est d'ailleurs pas sans fierté qu'il parle des étroites relations tissées au fil des ans entre l'Université et son entreprise. «Si ces relations ont évolué en 25 ans, elles sont toujours empreintes du même souci de développement régional», dit-il.

Au cours des premières années d'existence de l'UQAC, Alcan a d'abord vu dans cette université régionale une excellente source de main-d'œuvre, notamment en ingénierie et en administration. De nombreux diplômés de l'UQAC ont d'ailleurs été embauchés par l'aluminerie au milieu des années 70. Au cours de cette période, l'entreprise s'est aussi alliée à l'UQAC pour mettre au point et dispenser certains programmes de formation continue ou de perfectionnement à l'intention de ses professionnels. « Nous avons alors soumis nos besoins aux dirigeants de l'Université et avons collaboré avec eux à la définition du programme de maîtrise en gestion de projets, se souvient celui qui était alors directeur de l'Usine Saguenay. Notre personnel profitait également de différents cours du soir offerts à l'UQAC, notamment en gestion de l'entretien et en prévention des accidents. »

Émery LeBlanc

Après la formation, la recherche

Ce n'est qu'au début des années 80 que le partenariat Alcan-UQAC a débouché sur la recherche. D'abord, des contrats de recherche d'envergure limitée étaient confiés aux équipes de professeurs et de chercheurs. Puis, la création de deux chaires industrielles Alcan-CRSNG* a formalisé et étoffé les liens scientifiques; l'une de ces chaires porte sur l'ingénierie des procédés et systèmes (CHIPS), l'autre sur la solidification et la fonderie de l'aluminium.



Fawzy H. Samuel, du Département des sciences appliquées, et Rung Tien Bui, titulaire de la Chaire CRSNG-Alcan sur le transfert de chaleur dans les procédés industriels à l'intérieur d'enceintes à haute température, à l'usine d'Alcan, de Laterrière.

PHOTOS: RAYMOND BLANCHETTE, UQAC

Incontestablement, la chaire sur l'ingénierie des procédés et systèmes a déjà entraîné des retombées intéressantes pour la compagnie et pour la région, estime le vice-président d'Alcan. «La calcination du coke vert, un résidu du pétrole, est une étape importante dans notre fabrication. Grâce à la contribution d'équipes de recherche de l'UQAC, nous avons pu améliorer ce procédé de façon considérable. Le modèle mathématique développé permet maintenant de comprendre avec précision comment se fait la combustion à l'intérieur du four. Des études de simulation effectuées sur ordinateur nous ont par la suite amenés à accroître le rendement de nos procédés et à optimiser l'exploitation de nos fours rotatifs.» Dans le cadre de la seconde chaire, des laboratoires très bien équipés permettent aux chercheurs de travailler à de multiples projets orientés vers la solidification et la fonte de l'aluminium. «Je suis persuadé que des retombées concrètes seront, là aussi, obtenues à moyen terme», croit M. LeBlanc.

Entrepreneurship et R-D

Alors même que la décroissance des emplois (10 000 employés en 1986, environ 6 000 aujourd'hui) donnait un rude coup à l'économie régionale, l'entreprise d'Arvida s'engageait parallèlement dans un processus de soutien au développement de l'entrepreneurship au Saguenay–Lac-Saint-Jean. «En dépit de cette mutation industrielle mondiale et incontournable, nous restions très conscients du rôle que nous avions encore à jouer dans la région, explique M. LeBlanc. C'est pourquoi nous avons tenu à manifester notre solidarité régionale en nous associant à la naissance de SOCCRENT (Société en commandite de création d'entreprises), une corporation de capital de risque destinée à soutenir le démarrage d'entreprises ». Créée en 1986, cette société apporte une aide financière et technique à des entreprises naissantes. «Je crois, pour ma part, que des résultats intéressants ont été obtenus, et quelques entreprises issues de SOCCRENT œuvrent d'ailleurs comme sous-traitants ou fournisseurs d'Alcan.» L'une d'elles, la Société des technologies de l'aluminium (STAS), fabrique des pièces sous licence Alcan et embauche déjà une soixantaine de personnes, dont une grande partie de diplômés de l'UQAC. Le chiffre d'affaires de STAS atteint les 12 millions de dollars annuellement.

Enfin, l'une des réalisations les plus récentes issues de la collaboration de l'UQAC avec l'industrie de l'aluminium est sans contredit le Centre québécois de recherche et de développement de l'aluminium. Le partenariat UQAC-Alcan s'est alors élargi non seulement au Cégep de Jonquière, mais aussi aux autres universités et collèges du Québec ainsi qu'aux grandes, moyennes et petites entreprises qui œuvrent au développement de l'aluminium et de ses dérivés. **R**

* Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada